

L'Hégémonie, la Blessure Inguérissable,
l'Hécatombe

TEXTES DE RÉFÉRENCE

L'Hégémonie, la Blessure Inguérissable, l'Hécatombe

Candido Mendes



Académie
de la Latinité

Rio de Janeiro, 2003

© Candido Mendes
Brésil, 2003

Académie de la latinité — Siège Amérique latine

Secrétariat général

Rua da Assembléia, 10, 42^o andar, Centro, Rio de Janeiro

Tel.: 55.21.531-2310, Fax: 55.21.533-4782

Page WEB: www.alati.org

E-mail: alati@alati.org

Secrétariat exécutif à Paris

25 rue Château Landon 75010 Paris. Tél./Fax: 33.1.40.35.08.20

E-mail: nelson.vallejo-gomez@wanadoo.fr

Les Tours et le Réveil Hégémonique

Les attentats de 11 septembre ajoutèrent un fait inédit au phénomène de l'accélération de l'histoire, poussé par les monopoles grandissants de puissance et la résistance à la dépossession des identités collectives. Il s'agirait de l'ambiguïté d'une conscience inouïe, faite de peur et hégémonie, comme l'américaine — après la chute des tours — et l'appel des bannières de Bush à la croisade, comme une levée sans retour, malgré les différentes souches d'appel qu'elle comporterait. La mouvance cueillait la riposte à l'attentat inconcevable; la prise de l'initiative tous azimuts, contre une agression venant de partout; la défense des valeurs de la civilisation désormais assimilée à celle de l'Amérique, greffée par les sacrifices sanglants des attentats du WTC et du Pentagone. Pour une fois, l'humanisme occidental souffre de sa garde par la forteresse de Washington, exposé au nouveau tocsin de la guerre. Son rejet par la vieille civilisation, tel que proclamé par Donald Rumsfeld, dans l'Outre-atlantique européen, s'échange contre l'acceptation des conflits continus, d'anéantissement du terrorisme, sortant des décombres du 9/11. L'opinion publique américaine ne se remet pas de l'insupportable de la chute des tours jumelles, perçue comme blessure inguérissable, et outrage im-

possible à reconnaître. La catastrophe reste en suspens, ainsi que l'abominable. Et la poursuite incessante de l'agresseur ne s'estompe, à jamais. Sans victimisation admissible, la riposte se fait errance éternelle.

De même, la nation unique subit sa transformation en cible, après le coup du 11 septembre, en tant que peuple élu de la civilisation, à merci de l'attente d'une destruction aussi inconcevable que rendue possible. Ce ne serait que le mal en soi qui pourrait la défier, par le terrorisme devenu négation radicale, se renouvelant sans cesse, inlassable. Nous ne faisons que nous rendre compte de cette marque, cette blessure soudaine frappant le pays-parangon et menacé, qui s'aperçoit de la nécessité d'une riposte. Le tabernacle de l'humanité se voit requis à l'urgence d'un sauvetage, par un empire refermé sur ses cohortes, au moment du mûrissement pour l'histoire de tout l'étalage de sa force.

Riposte et Solipsisme Sacrificiel

La chute des tours laisse le monde devant les ponts-levis d'une Amérique gardienne d'un patrimoine qui l'affuble, autant que l'universel mis en cause, s'enchevêtre de l'instance nationale atteinte dans son arcane, et appelle à le venger, entre la nouvelle fragilité perdue et l'affirmation de sa puissance inouïe. Un tel énoncé ne pourrait être que le solipsisme divin, la ratification, à jamais, de sa plénitude. Le *day after* de l'abomination ne pourrait comporter aucune logique rétributive, aucune séquence sinon le sacrifice-célébration de soi-même. On retournerait, comme référence, aux enjeux de la coexistence directe du peuple élu avec

l'absolu — dans le renvoi trouble de Javeh à Israël. Pas de correspondance possible dans l'échange, tenté par les bêtes immolées, face à l'indétermination finale du Tout Puissant, quant à se plaire, ignorer ou punir les compensations, au tort du peuple qui lui appartient.

La logique des holocaustes a été dépassée par celle des hécatombes, déversées sur le démesuré de l'abat et de l'offre, suites essentiellement discontinues et imprévisibles, en vue de l'incommensurable de l'opprobre subi. Il ne serait question, comme geste de tels rites, que des ablutions infinies, devant la présence de l'intouchable. L'affront à New York frappa la présomption d'impunité du territoire américain, dorénavant célébré par les hécatombes des *star wars*, en cortège galactique d'effrois. L'engin prodigieux est le reflet de l'hégémonie et de ses merveilles à exaucer: la robotique, l'immortalité des armées, la remodelisation des vaincus, le temps réel remplacé par le virtuel, spectacle aussi d'aménagement de ces coûts, dans les vieilles prévisions budgétaires de l'État fédéral. Sa nécessité va vers un autre ordre, celle de la louange de l'entité américaine dans son ipséité, énonçable à peine par ses prodiges, et dont la vieille course pour l'espace se perd devant l'interactif des batailles, du Dieu anéantisiteur. Il serait question, dans la sommation apocalyptique de la Présidence Bush, d'un vrai mécanisme d'épuration de l'inconscient collectif auquel s'expose le monde, passé de la Guerre Froide aux nouveaux et invisibles conditionnements de l'hégémonie. Nous assisterions à cette éjection de toute différence, ou *mixings*, où agiraient les mouvances de la complexité, réduites à des transparences et à des purges de mémoire, niant tout espace d'échange

ou de réciprocité de représentation collectives, où la citoyenneté classique devient, en vraie isonomie, dans ses terroirs historiques, la condition du jeu ouvert et infini de la différence; où, surtout, les cultures prennent racine comme universels concrets de l'homme.

La Croisade et l'Écrasement des Altérités

Toute cette coupure, immense et instantanée, d'une politique de reconnaissance collective après le 11 septembre, s'est enchevêtrée à un tel rythme qu'elle emprisonne davantage le monde que le choc du *ground zero*, dans un véritable acédie des États Unis — le sentiment d'être rassasiés de certitudes divines — de rentrée dans le monde protégé par la bombe mère de la paix infinie, au-delà de toute alerte morale ou de simple survie. L'hégémonie glisse comme l'écart promis entre le monde réel et le monde annoncé. La guerre d'Iraq est proposée aux américains comme un au-delà de la fatalité, où la mobilisation devient le quotidien de l'éternelle guerre déclarée contre un ennemi insaisissable, dans son individualité; où l'espace-limite de l'État de Droit ne contient plus toute la condition humaine, détectable puisque porteuse de traces d'appartenance au mal; où les réseaux fondateurs de la collectivité sont refaits à l'image de la nouvelle hégémonie; où les ripostes sacrificielles à la puissance tutélaire sont décidées de façon tout à fait aléatoire; où la croisade se veut comme expédition permanente de l'écrasement des altérités; où toute prévalence des valeurs gardées comme arcanes s'évanouit dans une relation de renvoi, sans

restes ni acquis, dans le planisphère reconnu de la toute-puissance.

Si l'exploit du 11 septembre n'a pas de parallèle dans le gain des accélérations des processus historiques, il ne fait que renchérir les prodromes de cette domination, dont le spectacle de l'anéantissement "propre" de Bagdad n'est que le premier amorçage. Il réclame de nouveaux rites de célébration. Ni de victoire classique, ni de châtement, ni de réjouissance. Mais nouvelle plongée édifiante du regard mondial, vers la cautérisation exemplaire de la peur enracinée, comme l'œuvre en noir, du gigantesque appareil qui devient son déploiement sidérant, comme Behemot du bien. La guerre objective, encore évènementielle, déclanchable sur tous les continents par le multi-appareil américain, est renforcée par la préemption de la force et de la suggestion sans appel d'un monde basculé par l'ultime exploit de la puissance faite virtualité, par sa propre omnipotence.

Le Contre Coup au Monopole Civilisateur

L'impatience sèvre le dégoût de l'attente des soldats américains, dans leurs piscines portables, sur les sables du Kuwait, mal contenus dans leur hantise. Ils forcent la nouvelle étape du paquet de remodelisation, qui doit permettre l'enterrement définitif de la vieille histoire de son temps réel, face à l'horizon des réifications de la toile réductrice imposé au relief des institutions, des croyances ou de l'architecture de la subjectivité contemporaine. En effet, les tours sont tombées comme l'aboutissement des expropriations venues au *ground* ou au palier de l'homme par les

enjeux du processus de modernisation, d'où l'expansion de l'Occident se fit hors sa propre culture.

Nous ne serions ici que devant le résultat de l'accaparement des cultures par la civilisation, dépliée dans tout l'éclat de son appareil. Elle ne fit que s'ébaucher, jusqu'au XX siècle, par les avant-jeux de la domination encore presque linéaire et ingénue, vivant dans la mise au pas de l'histoire par l'Occident; par l'arpentage de la colonisation, aux prodiges de la technologie noués sur des États nationaux, prélevés sur des matrices historiques autres que les souverainetés européennes, porteurs de ce sentiment d'autonomie et d'identité d'où suinterait cette volonté de différence, gardée comme l'héritage menacé de leur processus de culture. Les mouvements d'Ataturk, ou plus tard, des Pahlavi, jouèrent à corps perdu la synchronie à la mouvance occidentale, à la onzième heure de l'étalage de la contradiction entre modernisation et néo-colonialisme porté à la subjectivité nationale. L'importance et la signification de la révolution de Khomeiny consista à montrer — comme ultime scénario d'une pédagogie irréversible — la récupération, à la dernière minute, de la face d'un processus culturel matriciel, vis-à-vis de l'empoigne civilisatrice du "progrès", abducteur final de l'âme d'un peuple et agent de la disparition, en temps voulu, mais non moins implacable, de sa différence. La force de la coupure ne se maintiendrait que si l'Iran post Pahlavi assume toutes les conséquences d'un ordre du monde où le zèle de la *sharia* s'étendrait à tous les destins de la vie culturelle, sociale et politique, braqués sur la voie de la modernisation acritique.

La contradiction se dévoile, et la résistance démontre, à la fois, la capacité qui, seule parmi les systèmes culturels achevés d'avant et autour de l'Occident, se réclamerait de l'Islam, en tant que dernière vision structurante d'un monde alternatif. Les pays dont l'Iran devient le parangon, se voulaient résistants, mais capables, aussi, de choisir les niveaux effectifs d'appropriation possible des conquêtes civilisatrices, détachées de leur ensemble, par la force de leur empreinte historique, et la cohérence de leur subjectivité millénaire. Le drame irréversible du post 11 septembre, c'est la dernière éradication de coexistence entre les subjectivités culturelles, car toute reconnaissance collective dépend du préalable d'assimiler le rejet de l'Empire, au support du mal.

L'Islam Support de la Dialectique de la Différence

Entre absorption, faillite, reprise, et élimination, le monde hors Occident fit de l'exemple de l'Islam l'assemblage de synergies historiques capables de maintenir la dialectique de la différence collective. Il sortit même de ses vraies matrices historiques, en faisant des "afro-muslims" aux États-Unis ce symbole le plus éloigné et peut-être le plus déterminé d'une volonté de marque, au sein d'une domination, en s'offrant le luxe d'une prothèse de son désir de sens. Mais de toute façon, le processus civilisateur s'armait d'une logique qui faisait système, dans les domaines où le social est engendrée par le politique et l'économique, finissant par cerner l'enceinte culturelle. Le processus d'hégémonie, aujourd'hui, s'il tient pour otage la

mondialisation fait face à l’Islam comme dernier dénominateur de la reconnaissance de l’autre, que l’ère Bush transforme en véritable dichotomie du bien et mal sur terre.

L’édit de guerre du 9/11 impliqua la fermeture, aux plus larges configurations, d’un non-Occident, où le monde du Prophète se dresse comme le plus intègre des contrepoints. La disjonctive hégémonique se heurterait à une culture qui, dans toute sa sagesse, a ouvert au non-moi, à l’étranger, l’hospitalité, la présomption de l’accueil et le devoir du dialogue. L’une des tragédies du tout début du monde du *ground zero* provient du malheur réductionniste qui débute par les cassures épistémologiques; il rejette, d’emblée, un savoir de l’autre, l’assimile à l’œcuménicité des ordres impériaux — commençant par la nouvelle perplexité, sinon la cassure dans l’âme, imposée à son propre “prolétariat intérieur”. Où en est actuellement, dans son silence écoeurant, cette masse de la population américaine, sevrée dans sa décision identitaire voulue, faisant face au glissement des rapports de domination séculaires, à ceux d’une nouvelle et déroutante anomie?

Kathamy et le Dialogue en Chant du Cygne

L’appel au dialogue lancé par Kathamy demeure, dans ce sens, comme le chant du cygne d’un vrai début de conscience, au dernier instant, de l’ensevelissement du processus culturel par l’Occident fait civilisation.

Le drapeau américain, battant de toutes ses couleurs, épinglé au veston de tout le Gouvernement, et de la population, le lendemain du 11 septembre, marquait en effet la fon-

dation d'un nouveau départ historique du pays des *pilgrims*, des majorités d'immigrants, de Lincoln, Franklin Roosevelt ou Luther King. Il s'agissait, effectivement, d'un vin nouveau dans de nouvelles outres, le sentiment identitaire, d'appel e rejet, émanant des débris du WTC. Un impératif d'affirmation était gagné, sur celui de la simple riposte, où se médiatisait la perception de l'abat iconique avec le déchaînement de la toute-puissance, s'arrogeant le droit de frappe par son déploiement *urbi et orbe*.

Les guerres à zéro perte américaine, l'engin robotique anéantisiteur, presque à part entière, permettaient aux Etats-Unis un premier exercice des terraplanages historiques dans le contexte attaqué. Le résultat instantané d'une victoire se complèterait, devant l'Iraq aplati par le remplacement total de modèle, le vide de sens s'accouplant au vide sur le terrain, à faire repartir, de partout, l'engin social et politique, façonné à l'image du pouvoir hégémonique.

La guerre ne serait que la mise au point du *kit* d'institutions, prévu dans ses moindres détails, par le remplacement des vents et marées d'une histoire, qui ne se dédouble plus en son temps réel, et devient la simple réverbération de l'ordre établi. Le *ground zero* de Manhattan se fait le site d'envol des modèles pléthoriques dont la reconstruction des tours devient la métaphore. Le jeu d'avant le 11 septembre, celui d'un devenir mené au plafonnement de ses rythmes naturels, de cumulation et contrôle, s'accoudait face aux cultures non occidentales des derniers remparts de la subjectivité collective investis par la civilisation. Dans la visée pantoque que réclame le pouvoir hégémonique, il ne s'agirait donc plus de coexistence avec un contexte diffé-

rent, sinon avec la réplique du centre pléthorique. Surtout, dans un tel scénario, disparaissent tous les contours flous, toute dispersion où le *no man's land*, où la notion de périphérie tiendrait. Il n'y a plus de barbares, quand le monde est réduit à la dichotomie du pour ou contre le sujet d'une domination sur-déterminée.

Le Bras de Dieu et le Refuge des Fundamentalismes

Les justifications de l'invasion de l'Iraq, par les États-Unis comme "bras de Dieu" selon les mots exacts de Bush dépassent rapidement la situation de *stase* ou perplexité, propice à la survie des dialogues, ou d'un monde d'entretien entre les hommes. Le passage au règne de l'hégémonique, par une accélération historique inouïe, est marqué par l'émergence de cette nouvelle contradiction, où s'affrontent le réductionnisme radical — seule détermination connotative que comporte le référentiel hégémonique — et les fondamentalismes, comme dernière marche des identités à l'épreuve par la réverbération américaine. Ce changement ne montre que l'accaparement définitif du processus culturel de nos jours — distinct, intransmissible, porteur de significations closes — par la civilisation faite de la métamorphose de la nature, du contrôle social par la technologie et le pouvoir, menant à la réification des représentations, et, par conséquent, des subjectivités collectives contemporaines. L'accélération se fait surplombage. L'enjeu des différences portait ce long temps large, ou même décontracté, de l'histoire, d'il y a encore une décennie. Il n'empêcherait pas, cependant, l'appel de Khatamy,

déjà en termes prémonitoires, voyant s'approcher le lot de l'hégémonie sans rançon, et la demande, à part entière, non pas des cohabitations, mais de refonte, des unités de la vie de l'esprit et du sens, et même de sa mémoire, dans le virtuel et sa machine, éventreuse de l'accident, du différent.

Hégémonie, Terrorisme et Guérilla Identitaire

Le fait de l'emprise hégémonique, taillée sans restes dans la robotique et son exploit exponentiel, n'empêche le questionnement d'une prospective, sauvée par sa barbarie, ou camouflée, ignorés ou échappés à la panoptique dévoratrice. Face au rapt de l'évènement, le fondamentalisme reste-t-il, paradoxalement, résiduel, comme réservoir suranné de la différence? Comment pourrait-on retourner au ressort d'une possible dialectique, face au raidissement extrême de la peur, au gâchet de l'hégémonie qui règne sur une mondialisation refaite, à son empoignade? En vidant, à la limite de toute connotation de contenu les cultures sidérées, comme demandé par l'horizon pléthorique peu-t-on imaginer d'autres renforts pour la lutte pour l'identité, au-delà de la clameur nostalgique et d'une politique forcenée, de mémoire collective? Le nouveau départ nous force aux exercices presque stochastiques, en imaginant la dialectique possible à l'hégémonie, et il a son déguisement, par exemple, dû à l'hyper accélération, forçant la *manu longa* immédiate sur ses espaces conquis. Un tel éparpillement hébergerait dans les enceintes virtuelles de la nouvelle mondialisation des chevaux de Troie capables de mener une guérilla identitaire, en-deçà du front harcelé de partout, pour le jeu de la dicho-

tomie hégémonie-terrorisme? Où sommes nous, face au non-Occident, et à la détérioration de références, au point de rendre aux préemptions de reconnaissance, aussi solipsiste, que spectrale, au temps des écroulements et des reconstructions instantanés d'horizons historiques?

La précipitation du monde hégémonique se mesure, dans toute sa portée, par le nouveau statut épistémologique imposé au jeu des réciprocités collectives, où la présupposition du "non moi" n'écarterait pas la menue série de rejets, d'identités, d'alliances, de parentés, de coupures. Nous faisons également face, beaucoup plus qu'à la censure où à l'édition d'un inconscient collectif, à un détournement du même et de l'autre, à une réification où l'exigence de l'énoncé, comme impératif primaire de la subjectivité, passée à un stade aussi intransitif qu'indétournable. Une telle clôture, par conséquent, barre toute prédication réellement expérimentale de l'acte collectif de reconnaissance, basé, depuis toujours, sur *l'a priori* du multiple, la supposition du divers, et la lancée des réseaux de la différence. Les déclarations de Bush, au milieu de la poussière des tours, rendait métaphysique l'opposition radicale: être avec les États-Unis ou, dans un refus total d'identité, être contre, identifié au mal en acte, abattu à l'instant, à partir des enceintes du bien et des croisades lancées tambour battant. Dorénavant, n'importe quel mécanisme de reconnaissance devenait aveugle à toute connotation fondatrice de l'autre, évincé comme le plus strict et stérile des non-moi. De par la puissance hégémonique, le découpage abrupt se faisait instantanément idéologique, comme alibi à toute intervention internationale.

Mort de l'Autre, Mort du Dialogue

La contraposition émergente, du côté dominant s'en tient à la stricte réaffirmation du sujet qui l'énonce. Le terroriste, comme opposition abstraite, ne peut pas se préciser sans que la dichotomie coure le risque d'une baisse de garde limite, puisque vouée à l'anéantissement radical de l'altérité. La structure rudimentaire du moi hégémonique ne se permet plus ni la réflexion, ni les distinctions à l'épargne de l'antagoniste.

Cette plongée de plus en plus acritique de la modernisation élimine toute prétention à l'univocité du rationnel, invoquée par l'Occident. Elle en bloque sa réception par les contextes extérieurs, dans un moment où la complexité collective intègre les tous collectifs, mais les expose, aussi, à une purge dialectique. Contre l'inertie dominante et implicite, où la rationalité ingénue a toujours mené son jeu, tant on ne distinguait pas entre la culture et la civilisation, les mouvements de résistance de dernière heure, purent assurer une empreinte de véritable articulation historique. Un nouveau temps se lève fait, d'une part, de la perte de l'écuménisme de la rationalité dans son cœur historique, et son rejet par les périphéries, à partir de l'orée de l'Islam. Le mûrissement de la révolution de Khomeiny éveilla la chance des pluralismes dans un dialogue des cultures, assurant au rôle fondateur d'une conscience identitaire, pour permettre cette incorporation, toujours en moindre, des bénéfiques civilisatoires et en rejetant donc sa trappe historique.

Maîtrisable, la Modernisation?

Des pensées comme celles de Abdel Karim Soruj ou Jabatabai se figuraient la possibilité d’appropriation, par étapes, des apports modernisateurs par l’interposition permanente de la conscience de l’individualité collective, empêchant que ces paliers fassent système, et impliquent le rapt holistique du tout dessus et destiné.

La consolidation subséquente du régime Khatamy montrerait cette réception du régime politique de la démocratie, prônée par la modernisation. Mais, exactement, comme prélèvement de strictes techniques, ce que permettait, en même temps, le transit d’une reconnaissance de principe, en établissant des univers de dialogue. Ou la pratique de la coexistence dans la différence sélective du monde menacé d’hégémonie. Cependant, ce ne serait que la force de la cohérence interne d’une culture, manifestée par sa scrupuleuse conception des valeurs et d’un style de vie qui permettrait l’exception glorieuse de la survie d’un Iran “pour-soi”, post Pahlevi. Donc, finalement, il en résulterait seulement de la reprise, à part entière, des institutions pré-modernes dans le domaine surtout du social, que l’affirmation iranienne soit capable de réaliser la négociation de l’ouverture aux marchés; aux apports technologiques; aux investissements internationaux? Le succès de Khatamy somrait au retrappage historique et à la refondation identitaire par la modernisation à outrance et comme progrès acritique. En effet — et en re-soulignant — seulement le monde islamique se maintiendrait, et dans des paradigmes exceptionnels, l’instance environnante d’une vraie subjectivité collective. Elle ferait face alors à l’emprise civilisatrice occidentale, et son résultat en

plus des diverses courbes d'accumulation de richesses, de mobilité sociale ou de fonctionnalisme croissant du pouvoir.

La modernisation s'étale selon une logique d'implications, si elle n'est pas barrée, tout de suite, dans son inertie, ne laissant pas même, comme un reste, le terroir culturel. Il se dissout ou se rend à la *mimesis* tant il cède à une synchronie d'histoire et à cette coulée intransitive du dit "nouveau". Au passage des dits "bénéfiques coloniaux", à l'enjeu mondialisant du dernier demi-siècle, une affirmation nationale pourrait encore se réaliser par le tiers-monde des décades 50-80. Cette histoire se gagnerait, au grand large modernisateur, par son propre jeu hétéronome — généralement avorté — des destins, ou d'appropriation d'un sens collectif. Le nationalisme politique des périphéries, latino américaines, africaines, asiatiques, s'inaugurait alors, dans la recherche d'un "en-soi" arraché au progrès comme un véritable geste de la différence, menacé, reconditionné, replié. Ces nationalismes périphériques montraient, aussi, la cassure avec les logiques héréditaires d'un passé uniquement témoin d'une continuité de mémoire, mais comme empreinte "pour l'autre" d'où vit le temps colonial. L'exploit de Khomeiny et de Khatamy consista à s'assurer de vrais gages d'acteurs historiques, et de proposer à la suite, *similis paribus*, un vis-à-vis à la contrepartie occident-civilisation. Mais le discernement des champs se faisait, là, dorénavant, au nom de la culture, soustrait à la civilisation. Tant celle-ci restait le monopole de l'histoire, tant son braquage ne pouvait se faire sans déracinements, sans reprises de parcours, noué par l'empiètement du dynamisme strict des comportements économiques, politiques ou sociaux.

Le Spectre des Expropriations Historiques et l'Al-Qaeda

Cet exploit se dessinait en pente, jusqu'aux nationalismes flétris dans la plupart des périphéries classiques du dernier demi-siècle. La mondialisation subséquente exaspérait encore le dilemme des confins de la prospérité. L'islam, en procédé paradigmatique de la praxis de la différence, se faisait de plus en plus le soc de survie possible de la subjectivité collective, face à l'engloutissement par une histoire pléthorique, aux grands pans. La vision et la culture du Prophète devenaient la négation farouche de l'empiètement hégémonique. Un tel refus au rayonnement mimétique échapperait à toute détermination territoriale pour se faire action de rupture, établie dans sa radicalité, néanmoins mal perçue. L'Al Qaeda n'est de nulle part, et de tout domaine, mais se dessine comme le spectre dans le bon agencement épistémologique que nous rappelle Derrida, nécessaire au référentiel en butte avec la logique rudimentaire de la toute puissance.

Dénoncée dès le nouage des débris du WTC, l'Al Qaeda, en même temps, devenait une cible collective, définitivement coextensible à l'acte du rejet sommaire, terreur en suspension continue. L'inconciliabilité éclatée exigerait comme étant annoncé le revers du discours déjà franchement maieutique, qu'annonçait au tout début du siècle le dialogue de Khatamy. Il est facile de dresser toutes ces catégories de réception de l'autre collectif, implosés par la sommation irrompue de l'impossible coexistence. Disparaît toute la percée des "réciprocités de perspectives" et son corège d'expressions comme "pluralisme culturel", "pratique

de convivialité”, “politiques de l’amitié”, toutes fortes en leur charpente de l’hospitalité islamique. Dans cette dialectique du rejet, confrontée, dans notre parcours historique, aux tables atemporelles des gains de l’homme par les Lumières on remarquera comme elle écrase d’abord son mailon le plus faible, en brisant la fraternité, face à la liberté ou à l’égalité. C’est au seuil de l’expérience existentielle du partage prônée par la société civile de la fin du XX siècle, qu’elle s’écroule, entérinant la vraie pratique interactive de l’acceptation de l’autre, au plan national ou extérieur. C’est ce qu’assurait le premier universel de cette entente — l’acceptation de la démocratie. Embarquent, à la dernière heure, la rationalité, c’est l’irrévocable de son discours qui l’exprime, éveillé ou somnambule. En dehors de ce radeau, il ne s’agirait plus, en l’ère Bush, de penser la longue architecture, des orbites et des trajectoires du sens, de retours et sauts historiques, à la reprise d’un dialogue, après toute la portée d’anéantissement terminal qu’inscrivit, comme super-métaphore, la chute des tours. Le *ground zero* étale l’abattage de toute visée hors de l’espace des Etats-Unis hégémoniques. Elle se perd au-delà de la rupture — ou de sa ruse — une fois détruit tout support de reconnaissance, tout espoir d’un rattrapage spéléologique de la mémoire, ou de traces d’identité, susceptibles du menu jeu de la *serendipity*; du parcours se faisant vie, ou du devis d’une découverte-surprise; une fois perdue toute attente forcenée d’une maïeutique ou apprentissage; de réveil de la différence. La catastrophe fait blocage et ne permet pas une éducation quelconque pour le *day after*, comme si les explosions et le nuage de ses débris enveloppent l’inconscient collectif,

atteint par cette mouvance, ou déplacement primordial devenu destruction de l'autre, creux rempli par la crainte en vigile.

Lorsque Paraît l'État Voyou

Le terrorisme se réduit après le 11 septembre à l'expression la plus élémentaire, comme actant voilé, producteur diffus d'une menace, adossée au contrefort du spectre, dans le jeu le plus simple des oppositions. La catastrophe ouvrirait grand la porte à l'entrée définitive, dans le scénario mondial, du contrepoint forcé de l'hégémonie américaine: l'état "rogue" ou voyou, voué à l'irréversible anomie, en perte de toute instance d'ordre, ou de reconnaissance, cible du rejet radical dans le concert des nations. L'idée de l'État-bandit est née, encore incertaine, dans le monde d'après la guerre froide, comme le pays capable de s'approprier des instruments d'anéantissement collectifs, échappés à l'arche de la sécurité, confiée au rite et à la surveillance des super-puissances.

Il serait insupportable aux pouvoirs qui détiennent le rayon atomique de Jupiter, de supporter les voleurs du "feu des cieux". L'abomination première lancée sur les responsables retombera, désormais, sur tout suspect d'un risque accidentel, ou voulu, d'extermination. De l'administration Reagan à Clinton, l'État "rogue" — ou voyou comme le reconnaît Derrida — répondait à une désignation de danger et de dépit, objet des menaces répétées dans les nouveaux drames où l'hégémonie américaine se détachait, peu à peu, des Nations Unies et de leur forum de reconnaissance et de légi-

timité. La Corée du Nord, l'Iraq, la Libye, Cuba, ou l'Iran devenaient la cible de cette visée de dégoût et de menace, où la puissance grandissante s'apprêtait à passer des gestes d'interdit à ceux de damnation. L'avènement de la blessure inguérissable du WTC ne fit que buter, pour de bon, sur la dialectique des oppositions irréversibles, la crainte générique du terrorisme à jamais diffus et de la peur pléthorique qu'il suscite. La mise en abîme des tombeurs du WTC liait au même sort de tous les possibles États-Support, maudits dans leur souveraineté, écartés, non seulement de toute reconnaissance, mais de toute échappée à la sanction sans appel.

Le passage de la guerre froide à l'hégémonie n'offre plus de survie à un affrontement-limite des États périphériques censés de trouver toujours abri auprès de l'autre hémisphère de pouvoir. Aujourd'hui, la mise à l'écart du pays voyou annule sa souveraineté, en lui ôtant toute possibilité de se défendre, à armes égales, tant lui est ôté le minimum de reconnaissance, comme antagoniste, au niveau international. Le pays "rogue" se vide pour l'écrasement de la mouvance terroriste, cible dédiée à toute action de frappe. L'État voyou devient donc le scénario à ras de terre, condamné à sa destruction en entier plutôt qu'à la simple éradication des appuis logistiques, comme réclame des institutions brisées par l'hégémonie — le dépouillement ou la nudité exemplaire des exécutions.

Il ne s'agit plus de soumettre un État suspect au processus de correction, dans l'ensemble des Nations Unies, bâties par l'État de Droit. La puissance hégémonique fraya, d'ailleurs son chemin parmi les structures d'un appareil

mondial de justice, pour en devenir une justice olympique. Non seulement elle déclara que ses forces armées étaient intouchables devant le tribunal pénal international, mais fit savoir qu'elle délivrerait par la force n'importe quel soldat américain détenu par les forces de paix ou par les mesures juridiques de La Haie.

Ainsi libérés, les Etats-Unis prétendants disposer du pays disgracié, dépourvu de toute structure, de contre-arguments, de preuves, de tractations ou de rançons. Tout le rejet du Rapport Blix par le gouvernement Bush, tient enfin au refus de n'importe quelle offre de preuves quant au danger représenté par l'Iraq, face aux convictions déjà établies par Washington. C'est la pure discrétion de l'hégémonie qui en fait un "rogue" ou un voyou, un pouvoir qui s'engage ou excelle à maintenir l'exécution en suspens, de laisser l'ennemi à son gré dans le couloir de la mort, de lui accorder, enfin, une illusion de normalité pour mieux le punir.

Le "rogue" ne subsiste que par sa désinvestiture. État pestiféré, il ne se récupère plus de son "label", il vit de l'unité radicale d'une proscription, prononcée comme un nouvel anathème, où les ordres, hiérarchies ou structures s'estompent. On lui ôte le miroir qui pourrait lui offrir des chances d'identification échappant à l'anomie comme lumière disgrâce. Pas de nouvel échantillonnage ou révision de faits après le rejet, qui puisse garantir aux bannis une ébauche d'action défensive. Devant l'ordre hégémonique, les damnés sont privés de tout droit au contradictoire, et ne peuvent ni graduer leurs griefs, s'en refaire et espérer un rachat quelconque. D'ailleurs, aucun ralliement entre eux, aucune approche dans ce couloir des disgrâces, laissées dans

l'attente infinie, confiés à cet ordre d'oubli et d'annihilation soudaine. Surtout, pas le moindre droit aux comparaisons ou au traitement sériel entre les maudits, pour permettre, à partir du traitement de l'un, l'induction du châtement, envers l'autre, au-delà de toute *ratio operandi*. Rien de plus éloigné, dans leur anathème disjoint, que le futur d'un Iraq, d'une Corée du Nord ou d'un Iran. La venue de l'hégémonie n'a pas de cours de route, et ses diktats excellent le discours pléthorique, la force finale du pouvoir et là, courroux par la singularité du caprice — de la mort comme du pardon — vue comme contrepoint de son apogée.

Les Objets de Guantanamo

Le discours immédiat des croisades prononcé, le 11 septembre même, par le président Bush, s'établit sur la disjonction élémentaire et sans retour, dans l'exercice des punitions à la portée biblique et finale de la valeur de l'Armagedon.

Cependant, le plein prix de cet écart de tout État de Droit devient encore plus aigu pour les personnes sur lesquelles rayonne, à pleins feux, la distance après la chute des tours entre la guerre reconnue et institutionnalisée de nos jours, ou même la "guerre juste", la guerre de préemptions déclarée contre le terrorisme. Il n'y a plus dans le cas de présomption de retour à la stabilité ou à la paix comme normalité de la vie sociale.

Le spectacle est inséparable, comme la pesanteur à la nature, des gestes de l'hégémonie, triomphe ou châtement. La superpuissance, objet de la violation insupportable de

son “saint des Saints”, ne riposte pas, simplement. Elle fait d’un appareil de vrai changement de la réalité, le signe d’un état de choses qui est toujours fondation, instance de désarroi et de méconnaissance. Quel est le statut, au niveau ontologique, de ces détenus de Guantanamo, tenus à l’écart de tout système carcéraire géré par l’État de Droit et la reconnaissance minimale, comme, jadis des personnes dans leurs griefs, attentes, règlements, exactions. Que voit-on à travers les barbelés et les grilles, sinon ces volumes oranges, portés à la pointe des bâtons, traînés, recroquevillés, rendus à toute la passivité de l’objet, qu’il faut meurtrir, refaçonner, jeter comme des ordures? Pas d’identité, d’assistance, pas d’horizons, pas de paroles, ni surtout de droit au vis-à-vis où excelle la punition pléthorique. La vie en suspens, sans intermittence ni soudure, dans ce présent sans jour ou nuit, des détenus de la guerre d’Afghanistan supposés, par leurs aveux, de rendre la vie aux spectres de l’Al Qaeda.

Le profil des prisonniers de guerre est évincé à jamais par la distance fondamentale, entre les hommes-objets de Guantanamo, et le détenu accroché à des délais définis pour sa liberté, et au droit à un avenir *caeteris paribus*, dans le partage d’une même condition. C’est ce qui est nié aux terroristes, relégués comme des fantômes, avant garde, néanmoins, de cette réalité spectrale d’où se fait l’imminence de la frappe — et de son attente — par l’Al Qaeda de tout azimut. Dans les limbes de Guantanamo, il n’y a pas, non plus, d’otages potentiels pour une future réversion de prisonniers, ou d’un renvoi au banc des concessions, des pertes et gains finaux des guerres d’antan. C’est ce qui éloigne, à jamais, le conflit déclaré du 11 septembre de toute possibilité de reve-

nir au *status quo* antérieur, après que le serment des tours détruites établit le *zero ground* de tout échange possible, ou obéissance à un calcul matriciel, de coûts et résultats face au nouveau pouvoir instauré.

Le Virtuel et l'Implosion des Inconscients Collectifs

L'histoire atteinte par l'entrecroisement des trajectoires d'empires de ressentiments, d'alliances, pris au territoire abandonné des inconscients collectifs, boucla en nœud gordien tout retour à son passé immédiat. Toute cette dévastation rase l'architecture des temps larges et du réglage, à la longue, des contradictions de notre époque, menée aux tensions, aux répulsions, aux empoignades du processus de culture et de civilisations contemporaines.

La guerre contre la terreur eut recours à un emploi suranné de catégories, pour nommer l'instance volcanique, sur laquelle s'éleva la puissance proclamée par le Président Bush devant les montagnes de débris du WTC, et les brigades meurtries par un sauvetage déversé sur une autre marge du temps. Un monde de reculs, de crispations et de replis dans son "que faire?" faisait face à l'expropriation de son propre horizon. Le nouvel édit ne verrait que de façon spectrale ce que deviendrait un nouveau futur, rendu au virtuel, et à l'évènement comme, de plus en plus, son édicition. Le passage à neuf de l'humanité serait insensible à tout que pourrait lui dire l'ancienne société civile, la protestation des rues, le peuple, cette réalité de la plus exigeante démocratie modernisatrice. Néanmoins, le terroriste, même s'il peut gagner toutes les connivences d'un être de raison, garde en-

core le rappel du concret où l'islam se veut un dernier relief d'histoire, face au repli de la différence et à un avenir comme algorithmique de l'hégémonie. Le nœud gordien du 11 septembre ne passe pas par le fil d'Alexandre, comme le veut Bush, et sa modulation du futur. L'islam est là, pour empêcher le dernier prodige de faire du terrorisme une guerre de simulacre sans issue et les prestidigitations de l'ennemi diffus pour toujours. La Shariah garde toute une pratique journalière et une mémoire échappée d'un palais de miroirs. Les mises face à face des cultures tiennent l'histoire, et éliminent les disparitions par l'appareil pléthorique.

La Démocratie Radeau de l'Universel

La soustraction de la démocratie à l'hégémonie assura une véritable transcaution des espaces de différence, même vue comme début d'un nouvel ordre, plutôt que comme rempart du spécifique d'une culture. Cet universel acquis ne promet pas une coexistence des différences, effective et croissante. L'ampleur de la mise en œuvre démocratique se voit en Occident comme extension de l'empreinte civilisatrice, et se veut une auto-transformation, à longue échéance, des matrices identitaires des collectivités, arrivant au cœur même de leur vision de monde ou de leur style de vie. Il est fondamental de souligner jusqu'à quel point, d'autre part, comme praxis d'un minimum de coexistence — sans en déduire l'assurance d'un statut permanent de spécificité en temps d'hégémonie — la valorisation de la démocratie met en jeu un statut ambigu de ses derniers résultats, au bénéfice de la spécificité culturelle en effet, et au sens Habermasien

du terme, elle devient un absolu de reconnaissance collective de l'autre — où les “réifications” posées par les mimesis, *in extremis*, cassent les miroirs et forcent l'inconscient collectif, servi par la démocratie, à se ranger contre l'uniformité, perçue, même à la onzième heure, comme exécutrice de toute altérité sociale. Il est clair que, par exemple dans le régime Khatamy, la démocratie importe moins que la réponse de toutes les fonctions d'une rationalité de pouvoir, aux différences collectives validées, par le signe de cet universel de reconnaissance accordé, *in minus*, aux coexistences dans le monde. La première entente internationale de l'hégémonie se rend à ce codage élémentaire, dans l'ostensible présomption de son perfectionnement, acceptant ses prémisses visibles comme trêve à toute intervention homogénéisante. On pourrait, par conséquent, déceler dans les composantes du régime-signes deux ou trois — sinon une seule, essentielle — règles de cette reconnaissance généralisable. Elle se tient aux réalisations cycliques des élections et, donc, aux suppositions accordées au suffrage universel, comme promesse d'achèvement de l'État de Droit, et présomption de légitimité d'un système de pouvoir. La prémisse convenue, mais implicitement, est celle de la vraie mise en marche du respect des volontés générales, des jeux nécessaires à l'accueil des minorités ou au contrôle respectif entre les pouvoirs. De même, à la vision universelle de la démocratie — comme assurant le droit à la reconnaissance des acteurs de la vie collective — s'ajouterait le statut, *ad intra*, de citoyenneté de ses membres, représenté par le respect croissant des droits de l'homme. Cependant, plus l'hégémonie se fait présente, plus l'enjeu démocratique se braque

sur la réalisation de la formalité électorale, en tant que rite de reconnaissance, sinon brandissement du fétiche où, chaque fois davantage, les signes se rangent comme coexistences passées à l'univers hégémonique et non à ses ennemis.

Le transcendal démocratique se coupe devant la nouvelle amis-ennemis, les premiers faisant des élections sommaires, le laisser-passer de sa soumission à l'habitat international. Il y aurait là — en cassant la protection à la différence qu'assurerait l'universel démocratique, une continuation — ou hypostase — de son absolu, nuisant à l'affirmation finale de la collectivité comme sujet de soi et de sa différence. De même, ce sera en jouant sur le temps, les reculs et les progrès de la démocratie comme trêve aux dominations, que l'émergence de l'hégémonie américaine permettra la ruse des prosélytes, en cache de leur spécificité culturelle. Les édits du *zero ground* en s'imposant le rôle d'exterminateurs de la contradiction diffuse, s'interdisent, par une suspicion infiniment régressive, le discours identitaire dans son propre terroir.

La Reinauguration de l'Avenir

Le Président Bush, entre la police, l'armée et les pompiers, leurs casques en tumulte, disposait du présent, pour créer un avenir scatologiquement défini par la guerre au terrorisme, à partir de l'outrage excessivement symbolique des avions détournés sur les tabernacles de l'exploit civilisateur. La nouvelle subjectivité née de l'instant catastrophique se donne une prise de conscience crispée à jamais, surgie du cratère, et détachée du passé immédiat. Les tours s'écrou-

lent sous leur propre poids, mais arrachées à leur pesanteur par ce bélier dans le temps que sont devenus les bolides commandés par Mohammed Hatta, et son radical propos de transposition de la mort à la plus méticuleuse rentrée à sa transcendance, au paradis du Coran. L'attentat s'enracinait dans la subjectivité la plus profonde des victimes, en faisant du terroriste l'objet d'une infinie, pourchasse tel l'impondérable de l'attentat. L'hégémonie naissait sur le champ à travers la métaphore sans retour.

La frappe des tours déplaça le centre de stabilité politique universelle atteinte à l'arche d'alliance du vieux monde de la coexistence et des partages de pouvoir. La remontée américaine des débris investissait l'hégémonie comme chasse exterminatrice, mal reconnue dans l'appel à tout concept de guerre. Il y a, avec la catastrophe-limite, broyage de catégories pour la définir. Toute rétorsion à la chute des tours dépasse le simple achèvement d'une action concrète, tant l'intolérable ne s'exhauce pas, mais fait l'objet d'une mémoire infinie. Une telle force de la foudre ne se mesure pas par la comptabilité des ruines. Elle ne se refait que dans la diffusion radicale de l'agression; et, pour être inconcevable, elle ne peut avoir d'acteurs déterminés, casés dans leur finitude. La catastrophe ne s'apaiserait pas à travers une signature responsable. Ni la disparition de Bin Laden, ni son exécution, n'arrêteraient, d'un cheveu, le déploiement du 11 septembre. La houle de sa poursuite déverse la perception du monde qu'il bouleversa. La victime gigantesque, constituée en plein vol de l'explosion, ne se rattrape que par l'affirmation de sa riposte — sans mémoire ni évocation

préalable — du tout, perçu comme atteint. Il ne trouve plus, cependant, de repos sur une cible nette d'attaque, tant que l'ennemi dépasse l'agresseur au-delà d'un extrémiste du monde moderne, voué à une cause et à une comptabilité fermée, comme explication de son sacrifice. La tragédie se fait de ce sentiment indéfini, à la limite inconcevable, d'un déraillement des processus historiques de l'avènement de l'homme, garantis par les sentiers de l'histoire. Donc aménagés par les réglages de leur domination, par les souffrances d'un prix de l'écart, de l'échange en sacrifice bien rangé, d'horreur remise au contrepoint de crimes et châtiments collectifs classiques, abus de rançons, de contrôle et d'esclavage.

En se proclamant en guerre contre cet ennemi, mal esquissé comme terroriste, la super puissance contemporaine proclamait son premier acte d'hégémonie. Bien au-delà de son intention, elle achevait le monopole de ce processus de civilisation. Réifiée en bien absolu, et arrivée au point d'échappement d'un malaise radical, vécu jusqu'au 9/11 de façon égarée, jetable comme un remous de l'être, malheur et douleur. Cet inconscient collectif hors-Occident se meurtrit par l'engouffrement du contexte, où glane sa différence, face à la machine d'apparat, et de brisures de toute intimité d'une mémoire de soi. Toute prognose de cette hégémonie, fait acte par la destruction des tours, n'a comme ressort que celui de radicaliser cette expropriation, dont le processus civilisateur achèverait l'emprise finale sur le "saint des saints" de la différence et sa conscience, née du geste et du sang de l'homme.

L'Apocalypse Recyclé

On ne trouverait pas dans l'histoire, à partir du moment où elle a été régie par cet *anschluss* de la rationalité, de moment qui fasse, de son retentissement pléthorique, un amorçage aussi réducteur que le post 11 septembre, ouvert aux transfigurations immédiates, au vide de toute identité, voué à force de volonté, comme prothèse de différence, maintenable par la houle de la grande puissance, encore accessible à un monde de coexistence, au tenant des minorités afro-américaines, marquées par cet excès de désir de différence, comme contre-identité écrite sur le vide des exclus, choisie comme une barre sur la mémoire, trop avalée par des siècles de domination *ad hoc*, étendue sur les contextes de ses contrastes, de cet esclavage et, plus tard, de cette discrimination, poursuivie au sein des scénarios des plus fortes perspectives libertaires, d'un avenir de la nation des grandes poussées migratoires. Du choc apocalyptique surgit le pays transfiguré où le nouveau patriotisme dépassait, de loin, les enjeux de mobilisation classiques durant les guerres mondiales, l'assaut de Pearl Harbour, les catastrophes datées et signées, menant à la prise claire des côtés connus, avec toute l'exaspération d'amis et d'ennemis. La nette diachronie prise par le soulèvement de l'opinion publique américaine, face à l'accélération des diades de la Maison Blanche, n'implique pas seulement une sortie de la torpeur ou une simple reprise la plus merveilleuse conscience des forces citoyennes à laquelle assista le monde contemporain. Il y a une cassure dans le retard, en tant que réveil d'un pays littéralement différent. Le fossé est là, et tous les mécanismes de l'action affirmative et intelligentsia, des minorités critiques

de l'élan classique des universités, parlent déjà, du dedans d'une forteresse, éloignée du temps et du nerf du monde et du pluralisme connus d'avant le 11 septembre. Il y aura des repérages, mais dans l'ensemble, c'est, en effet, le poids écœurant des inerties collectives qui se joue dans ces retards et déceptions. On décèlerait un mouvement tectonique des plaques d'histoire, où l'on devrait reconnaître les consciences à l'œuvre, dans les mémoires et les représentations du monde. Il ne s'agit pas, uniquement, de la léthargie où avança la croisade de Bush, selon sa poursuite infinie contre la terreur spectrale, subis les sacrifices, à l'écart et dissonants, comme exige le rythme des hécatombes et les courroux de la toute puissance, ses humeurs, ses exactions. La maïeutique de Khatamy a eu lieu, probablement, dans les derniers replis d'un monde donné à la linéarité de ses confits, de ses oppositions et à la trêve toujours présente de ses Lumières. L'univers de la guerre d'Iraq, déjà si lointaine de celle d'Afghanistan, ne fait des *star wars* qu'un excès de métaphores du protagonisme de spectres, où le fondamentalisme des technologies et des contrôles collectifs se transforme en terreur "propre", toute menacée la grande Nation, comme vouée à la destruction de ses ennemis pour toujours.

Références Bibliographiques

- ABED AL-JABRI, Mohammed (1999). *Introdução à Crítica da Razão Árabe*. São Paulo, Unesp.
- ASHCROFT, Bill and AHLUWALIA, Pal (2001). *Edward Said*. London-New York, Routledge.
- BASBOUS, Antoine (2000). *L'Islamisme, une révolution avortée?* Paris, Hachette.

- (2002). *L'Arabie Saoudite en question: du wahhabisme à Bin Laden, aux origines de la tourmente*. Paris, Perrin.
- BESSIS, Sophie (2002). *L'Occident et les autres: histoire d'une suprématie*. Paris, La Découverte.
- BOUHDIBA, Abdelwahab (2001). *La sexualité en Islam: essai*. Paris, PUF-Quadrige.
- CALHOUN, Craig; PRICE, Paul; and TIMMER, Ashley, eds. (2002). *Understanding September 11*. New York, The New York Press.
- DENAUD, Patrick (2002). *Irak, la guerre permanente: entretiens avec Tarek Aziz — La position du régime irakien*. Paris, Le Félin-Kiron.
- DERRIDA, Jacques (2002). *Marx & Sons*. Paris, PUF-Galilée, Actuel Marx Confrontation.
- (2003). *Voyous*. Paris, Galilée.
- DICTIONNAIRE DE L'ISLAM: RELIGION ET CIVILISATION* (1997). Préface d'Ismaïl Kadaré. Paris, Albin Michel.
- DOUSSE, Michel (2002). *Dieu en guerre: la violence au cœur des trois monothéismes*. Paris, Albin Michel.
- ESPOSITO, John L. (1999). *The Islamic Threat: Myth or Reality?* New York-Oxford, Oxford University Press.
- FERRO, Marc (2002). *Le choc de l'Islam: XVIIIe-XXIe Siècle*. Paris, Odile Jacob.
- KHOSROKHAVAR, Farhad et ROY, Olivier (1999). *Iran: comment sortir d'une révolution religieuse*. Paris, Seuil.
- KOZAKAÏ, Toshiaki (2000). *L'étranger, l'identité: essai sur l'intégration culturelle*. Paris, Payot & Rivages.
- PLATTI, Emilio (2000). *Islam...étrange? Au-delà des apparences, au cœur de l'acte d'Islam, acte de foi*. Paris, CERF.
- REVEL, Jean-François (2002). *L'obsession anti-américaine: son fonctionnement, ses causes, ses inconséquences*. Paris, Plon.
- ROY, Olivier (2002). *L'Islam mondialisé*. Paris, Seuil.

SAID, Edward W. and HITCHENS, Christopher, eds. (2001).
Blaming the victims: spurious scholarship and the Palestinian question. London-New York, Verso.